



LA

MÉMOIRE D'UN PÈRE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Par M. M. Petit et Léonce,



REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU GYMNASÉ-DRAMATIQUE,
LE 20 DÉCEMBRE 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. ALBERT VERNIER, jeune avocal.....	M. ST-AUBIN.	HENRIETTE BRIZARD, orpheline.....	M ^{lle} FORGEOT.
LE VICOMTE FERDINAND DE SAUVAGNY.....	M. PAUL.	JOSEPH, vieux domestique....	M. KLEIN.
AMÉLIE D'ERMILLY, jeune veuve.....	M ^{lle} HABENECK	PHILIPPE, autre domestique.	

La scène se passe à Orléans, dans la maison d'Albert Vernier.

Le théâtre représente le cabinet d'Albert Vernier; entrée principale par le fond; des deux côtés de la porte, corps de bibliothèque; sur le devant du théâtre, à droite de l'acteur, le bureau d'Albert et son grand fauteuil; plus loin, un peu dans le fond et du même côté, un autre bureau chargé de livres et de papiers; à gauche, un vieux secrétaire de forme antique, ensuite une cheminée; et vers le fond, la porte d'un cabinet.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALBERT VERNIER, AMÉLIE*.

(Albert est endormi dans son fauteuil, une lampe brûle encore sur son bureau.)

AMÉLIE, *entrant avec précaution par le fond.* Il est seul; ces livres, cette lampe qui s'éteint... il a passé la nuit à travailler. Quel amour pour sa profession!

ALBERT, *s'éveillant et sans voir Amélie.* Je m'étais endormi?... Il fait grand jour... achevons mon plaidoyer. (Il ramasse son cahier qui était tombé à ses

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être sur le théâtre; le premier inscrit tient toujours en scène la gauche du spectateur, et ainsi de suite; les changements de position dans le courant des scènes sont indiqués par des notes au bas des pages.

pieds.) Où en étais-je resté? (Il plaide.) » Je » n'insisterai pas davantage, messieurs les » juges, sur des faits aussi clairement éta- » blis? Loin de nous la pensée de priver » une jeune fille d'un nom qui lui ap- » partiendrait... un enfant de la fortune » de son père!... personne, plus que » nous, messieurs, ne respecte les liens » sacrés de la famille; et c'est ce respect » même qui, aujourd'hui, nous fait éle- » ver la voix en faveur de l'héritier légi- » time, contre de vaines prétentions dont » vous ferez justice dans l'intérêt de la so- » cété tout entière. »

AMÉLIE, *l'interrompant.* A merveille!

ALBERT, *se levant.* Amélie! c'est vous!

AMÉLIE. Moi-même, qui sans trop consulter les règles de la bienséance, suis descendue vous faire une visite un peu matinale.

ALBERT. Comment vous peindre ma joie, ma reconnaissance?

AMÉLIE. Vous ne m'en devez point, Albert, car une affaire importante m'appelle seule auprès de vous.

ALBERT. Parlez, chère cousine.

AMÉLIE. D'abord je commencerai par vous gronder.

ALBERT. Moi!

AMÉLIE. Malgré les conseils de vos amis, malgré la promesse que vous m'en avez faite, vous avez encore travaillé toute la nuit.

ALBERT. Ah! cette fois, cela était indispensable: un procès que je dois plaider aujourd'hui, et dont on m'a parlé hier seulement.

AMÉLIE. Et votre santé, Albert!

ALBERT.

AIR : *Aux tems heureux de la chevalerie.*

Tant d'intérêt!... j'en ai l'ame ravie!

AMÉLIE.

Montrez-vous donc, monsieur, obéissant.

ALBERT.

Mais, entre nous, convenez, Amélie, Que votre cœur est parfois exigeant. Garçon, je puis, sans craindre qu'on me blâme, Passer les nuits... qui peut m'en empêcher?

(*Tendrement.*)

Que n'est-ce, hélas! un larcin que ma femme, Avec raison puisse me reprocher!

AMÉLIE. De grâce, monsieur Vernier, pas un mot de nos projets de mariage... ce soir libre à vous de venir me faire votre cour. Je serai charmée de vous recevoir; mais pour le moment, ne voyez en moi qu'une cliente.

ALBERT. Une cliente...

AMÉLIE. Oui... il s'agit d'un procès sur le point d'être jugé, et qui heureusement ne me touche en rien; une jeune fille dont la situation est on ne peut plus intéressante, m'a été vivement recommandée par une de mes parentes... je désire, s'il en est tems encore, qu'elle prenne vos conseils.

ALBERT. Disposez de moi, veuillez me dire.

AMÉLIE. Elle vous donnera elle-même des détails qui perdraient de leur intérêt en passant par une bouche étrangère. Je réclame pour elle toute votre indulgence; car elle est jeune, timide, du reste sa physionomie prévient en sa faveur.



SCENE II.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH, *entrant par le fond.* M. le vicomte de Sauvagny fait demander s'il pourra voir monsieur dans la matinée.

ALBERT. Sans doute, un avocat est toujours à la disposition de ses cliens.

(Joseph emporte la lampe qui brûlait sur le bureau et sort.)

AMÉLIE. Serait-ce pour lui que vous plaidez aujourd'hui?

ALBERT. Oui, vraiment.

AMÉLIE. En ce cas je me sauve.

ALBERT. Quoi! vous me quittez déjà?

AMÉLIE. Je serais désolée qu'il me surprît ici d'aussi bonne heure.

ALBERT. Pourquoi donc? mille raisons ne justifient-elles pas votre présence en ces lieux? notre parenté d'abord; ensuite, nous habitons la même maison. Ne suis-je pas en outre, depuis la mort de votre mari, chargé de l'administration de votre fortune?

AMÉLIE. Sans doute, ces motifs seraient plus que suffisans pour tout autre, mais M. de Sauvagny possède un talent merveilleux pour broder une histoire; il ne manquerait pas de commenter ma visite, et me ménagerait d'autant moins que c'est un de mes adorateurs.

ALBERT. Comment!...

AMÉLIE. Vous n'en êtes pas jaloux! un fou, dont le principal mérite consiste dans le talent de son tailleur, dans la vitesse de ses chevaux, qui ne comprend l'existence qu'à Paris, au balcon des Bouffes, incapable d'aimer sérieusement, et qui aurait bien vite oublié sa femme pour un habit d'une coupe nouvelle ou une cavatine de Rubini... c'est un rival peu redoutable.

ALBERT. Je craindrai toujours... je craindrai tout le monde, tant que vous ne m'aurez pas donné l'assurance positive...

AMÉLIE. Si j'hésite encore, Albert, c'est par intérêt pour vous. Déjà célèbre dans une carrière qui, de nos jours, conduit aux honneurs.. vous enchaîner pour toujours! je crains d'être un obstacle à votre fortune.

ALBERT. Ah! si vous m'aimiez, vous ne parleriez point ainsi.

AMÉLIE. Pouvez-vous douter de mon attachement ? croyez que pour vous, pour votre bonheur, je serais capable des plus grands sacrifices.

ALBERT. Prouvez-le-moi donc, en mettant un terme à mon impatience, en fixant le jour...

AMÉLIE. Allons, c'est en vain que je prends votre défense contre moi-même... quoique veuve, j'ai, vous le savez, des ménagemens à garder, surtout avec un vieil oncle, homme de l'ancien régime et qui en a conservé tous les préjugés, il refuse de me donner son consentement parce que, dit-il, vous n'avez pas de nom.

ALBERT. En est-il de plus beau que celui que mon père a illustré par trente ans d'honorables travaux et d'une réputation sans tache?... Cité au barreau pour son austère probité et son désintéressement à toute épreuve... on admirait en lui cette antique loyauté qui semble disparaître de jour en jour... L'artisan lui apportait son épargne; le riche lui confiait ses capitaux..... c'est son nom qui m'a ouvert la carrière.

AMÉLIE. Et vous le portez noblement, Albert; mais ce n'est point ainsi que l'entend le marquis d'Ornonville... S'il avait le moindre titre, me disait-il dans son langage aristocratique?...

ALBERT. Vraiment! en ce cas, je ne redoute plus rien. Mon père m'a souvent répété qu'un de mes ancêtres avait acheté une charge qui conférerait la noblesse!..... (*Joseph rentre.*) Oh! je retrouverai ces papiers auxquels, jusqu'ici, j'ai attaché si peu d'importance..... mais puisqu'ils doivent assurer mon bonheur, j'y tiens, morbleu! je suis noble de par les écus de mon aïeul!...

AMÉLIE. Adieu..... vous verrez bientôt, ma jeune protégée, je vous laisse avant l'arrivée du vicomte.

(Elle sort, Albert la conduit jusqu'à la porte du fond.)

SCÈNE III.

JOSEPH, ALBERT.

JOSEPH. Ça me fera plaisir de le revoir, ce M. Ferdinand!..... je me rappelle le tems où il venait chez monsieur votre père avec feu son oncle, M. le comte de Sauvagny..... c'était bien le plus malin

petit diable! Des cheveux bien bouclés, un petit sabre plus grand que lui.

ALBERT. Que dis-tu?

JOSEPH. Il est vrai que depuis vingt ans il doit être un peu changé.

ALBERT. En effet, Joseph, tu as dû connaître le comte de Sauvagny.

JOSEPH. Si je l'ai connu!..... il était très-lié avec monsieur votre père, qui avait toute sa confiance..... Il ne faisait jamais rien sans le consulter.. et presque tous les ans nous allions passer un mois à son château de l'Anjou.

ALBERT. Dis-moi..... as-tu connu aussi M^{me} de Sauvagny?

JOSEPH. Pas précisément; attendu qu'à cette époque, elle était déjà décédée..... monsieur le comte avait celui d'être veuf.

ALBERT. Dans ce tems-là, tu n'aurais pas entendu parler d'une jeune personne qui habitait chez M. le comte à titre de demoiselle de compagnie, de femme de charge, je ne sais trop au juste, et qu'on appelait Rose Brizard?...

JOSEPH. Rose Brizard! attendez donc, j'ai quelque idée... une grande brune... les yeux agaçans.... oui, oui, parbleu, je m'en souviens parfaitement.... même qu'elle avait une réputation de sagesse et de beauté....

ALBERT. Tu n'as jamais oui dire que M. de Sauvagny l'ait épousée secrètement?

(Il va s'asseoir à son bureau.)

JOSEPH*. Par exemple!.... je sais bien qu'il passait pour avoir un goût très-prononcé pour les jolies filles.... mais il était un peu trop fier pour se mésallier ainsi....

ALBERT. C'est bien.

JOSEPH. Mais à propos de quoi.... monsieur m'adresse-t-il toutes ces questions?

ALBERT. Elles ont rapport à la cause que je plaide ce matin même... ce que tu viens de me dire me confirme dans mon opinion... oui, je gagnerai mon procès... M^{me} d'Erminy sera fière de ce nouveau succès.

JOSEPH. Quelle aimable femme vous aurez là!.... plus je la vois, plus je trouve qu'elle ressemble à votre mère.

ALBERT. Brave Joseph! toutes les femmes que tu aimes, tu trouves qu'elles ressemblent à ma mère.

JOSEPH. Ah! c'est qu'elle était si bonne!

* Albert, Joseph.

AIR : *Vaudeville de l'Anonyme.*

S'agissait-il d'une bonne œuvre à faire ?
Sans hésiter, on la voyait courir.
Toujours au bal elle était la première,
Menant de front les bienfaits, le plaisir.
Elle employait noblement sa journée,
D'ici vraiment je crois encor la voir,
Pleurer chez l'pauv' toute la matinée,
Et chez le riche aller danser le soir.

Eh bien ! malgré tout ça, elle avait encore des ennemis qui trouvaient qu'elle dépensait trop... on disait que votre père était faible pour elle.

ALBERT. Il l'aimait tant.

JOSEPH. Ça, c'est vrai.... on aurait dit qu'il voulait, à force de soins, de prévenances, lui faire oublier qu'il avait près de trente ans de plus qu'elle.... comme il l'entourait de petites attentions ! Lui si sévère pour tout le monde, si rigide pour lui-même, il n'osait rien lui refuser ; il tremblait de lui faire de la peine.. c'était comme un enfant auprès d'elle !... et puis, après tout, si elle dépensait un peu d'argent, n'était-elle pas bien excusable ? quand une fortune vous tombe tout-à-coup sur les bras, ça vous tourne la tête..

ALBERT. J'étais bien jeune quand ma famille fit cet héritage ; mon père ne m'a jamais dit d'où il nous était arrivé, et je n'ai rien trouvé dans ses papiers qui eût trait à cela.

JOSEPH. Ça n'a rien d'étonnant ; votre mère était créole, c'est une fortune qui lui sera venue, comme on dit, de l'autre monde. Au surplus, elle était à elle ; elle l'a dépensée... et quoiqu'un peu entamée, il vous en reste encore une assez bonne part.

ALBERT. Pauvre mère ! je l'ai perdue bien jeune.

JOSEPH. Votre père n'a jamais pu se consoler de sa mort ? ça lui a porté le dernier coup... il n'a pas tardé à la suivre.

ALBERT. Je n'oublierai jamais cet instant solennel, nous étions là tous deux....

JOSEPH. Seuls, aux pieds de son lit.

ALBERT. « Mon fils, me dit-il, après » m'avoir engagé à prier pour lui, si tu » arrives jamais au moment de transiger » avec ta conscience, sacrifie ta vie plutôt » que de céder ; car, vois-tu, mon Albert, » le remords, c'est un poison qui dévore, » c'est une serre de vautour qui brise le » cœur d'un honnête homme. »

JOSEPH. Oh ! oui, il vous a donné de

sages conseils que vous avez suivis, parce que les paroles d'un père mourant, c'est sacré ; nous sommes restés à Orléans.... vous avez continué la même carrière.... vous n'avez rien changé dans son cabinet... c'est encore sa bibliothèque (*montrant le bureau au fond à droite*), voilà le bureau devant lequel il s'est assis pendant trente ans... (*désignant le secrétaire qui est à gauche auprès de la cheminée*), il n'y a pas jusqu'à ce vieux secrétaire...

ALBERT. Que je me suis fait un devoir de conserver.

JOSEPH. Je ne sais pas trop pourquoi.

ALBERT. C'est un souvenir de famille... (*Il se lève.*) Mais j'y pense... c'est là sans doute que je dois trouver ces titres dont tout-à-l'heure je parlais à madame d'Er-milly.

(On sonne.)

JOSEPH. Diable de sonnette !.. (*On sonne encore.*) Vous verrez qu'ils ne me laisseront pas le tems d'essuyer mes yeux.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

ALBERT, *seul.*

Depuis la mort de mon père, je n'ai point encore eu l'occasion d'ouvrir ce meuble, assez inutile d'ailleurs... oui, ils doivent y être... (*Il va au bureau du fond, ouvre un tiroir d'où il retire une clef, puis il va au vieux secrétaire qu'il ouvre.*) Voyons... car aujourd'hui même, après ma plaidoirie, je veux les porter à cet oncle entêté... de là je passerai chez mon notaire pour faire dresser le contrat... J'ai l'aveu d'Amélie... quelle heureuse journée ! (*Ouvrant successivement plusieurs tiroirs.*) Mais non, rien... je ne vois rien... cherchons encore... une boîte d'ébène, des armoiries... une couronne de comte...

SCÈNE V.

ALBERT, FERDINAND, JOSEPH.

JOSEPH. Entrez, entrez, monsieur le vicomte, c'est vrai que je ne vous aurais jamais reconnu.

ALBERT, *à part.* Plus tard je verrai

(Il ferme le secrétaire. Joseph sort.)

FERDINAND. Bonjour, mon cher Ciccéron, eh bien ! vous avez étudié mon af-

faire, compulsé mon dossier, je vous plains; quoique cela me touche de près, je n'ai jamais eu ce courage; vous me direz que ce n'est pas mon état.

ALBERT. Toute la nuit, monsieur le vicomte, j'ai été occupé de votre procès.

FERDINAND. C'est comme moi, il ne m'est pas sorti de la tête. Convenez aussi que la chose en vaut la peine. Depuis que j'ai hérité de la fortune de mon oncle, je me suis tellement identifié avec elle, que nous sommes devenus inséparables, et il faudrait aujourd'hui la restituer à une jeune fille que je n'ai jamais vue, qui se dit enfant de mon oncle, en vertu d'un prétendu mariage secret!

ALBERT. Vous vous alarmez à tort.

FERDINAND. Je serais à ce compte-là obligé de vendre mon tandem, de mettre cinq chevaux anglais sur le pavé, de congédier mon groom! il me faudrait prendre un logement de mille francs, compter avec mon tailleur, renoncer à mes voyages de Paris!... il n'y a pas d'existence possible comme cela...

ALBERT. Pourquoi vous inquiéter ainsi?

FERDINAND. C'est plus fort que moi.. impossible de songer à autre chose; imaginez-vous que je sors du bal, j'ai cru que ça me distrairait, ah bien oui! cette idée était toujours là! je me suis dit: il doit y avoir des moyens pour m'en débarrasser... je l'ai fait danser, valser, galoper!... toujours là! j'ai voulu la noyer dans le punch, je la retrouvais sans cesse au fond du verre; poussé à bout, je l'ai conduite à la bouillotte.

Air du Piège.

Vous me croirez si vous voulez, mon cher,
Pour éloigner cette idée importune,
Je me disais: Jouons un jeu d'enfer...

Mais, concevez-vous la fortune?
Après m'avoir souri jusqu'à présent,
Elle me fuit, la chose est décidée.
En un instant j'ai tout perdu...

ALBERT.

Vraiment!

FERDINAND.

Oui, tout, excepté mon idée,
J'ai toujours là mon idée.

ALBERT. Allons, allons, rassurez-vous.

FERDINAND. Savez-vous que c'est un grand service que vous m'avez rendu, en vous chargeant de mon affaire?... Sans vous, mon cher Albert, que serais-je devenu? Conçoit-on un homme comme ce Belcour, qui va tomber malade, s'enrhumer, la veille du jour où nous devons paraître à l'audience... comme si un avocat s'appartenait?

c'est d'une inconvenance..... mais grâce à votre facilité, à votre talent, ma cause sera plaidée.

ALBERT. Et gagnée, je l'espère.

FERDINAND. Ah ça! vousdites donc que...

ALBERT. C'est une affaire sûre.

FERDINAND. Votre sécurité me fait plaisir.... Ce diable de Belcour n'était pas aussi rassuré que vous; il prétendait qu'avec des témoignages.

ALBERT. Il n'y a pas la moindre crainte à avoir... ce sont les titres qui font foi.

FERDINAND. Bravo!... Je suis d'autant plus porté à vous croire, que votre opinion est entièrement conforme à celle d'un célèbre juriconsulte que j'ai vu lors de mon dernier voyage à Paris... Un voyage délicieux! Figurez-vous que m'étant aventuré dans la diligence; je me suis trouvé avec une jeune personne charmante.... mais je vous conterai ça une autre fois... car aujourd'hui cette malheureuse idée de procès...

ALBERT. Soyez sans inquiétude, je vous répons du succès. Il ne me manque plus que quelques renseignements. (*Il va à son bureau.*) J'ai dressé là une petite note, ce sont des noms, des dates à remplir, mais il me les faut absolument.

FERDINAND. Je vais vous les donner.

ALBERT. Tenez, mettez-vous à mon bureau, et pendant que vous vous occuperez de cela... je vais faire un tour de terrasse... j'ai travaillé toute la nuit.... Je me sens la tête lourde... L'air du matin me fera du bien.

FERDINAND. Ah! mon ami, prenez garde, il fait très-froid aujourd'hui, vous quittez un appartement chaud; ayez soin de bien vous envelopper. Surtout, n'allez pas faire comme Belcour. A présent j'ai une frayeur des rhumes!...

ALBERT. Soyez tranquille.

(Il sort par une petite porte à gauche du théâtre.)

oo

SCENE VI.

FERDINAND, seul, assis devant le bureau.

Des noms, des dates à remplir, c'est la chose du monde la plus facile. (*Parcourant quelques papiers.*) L'acte de mariage de mes ascendans, mes ascendans!... précaput... donations entre-vifs... avancements d'hoiries!... Qu'est-ce que tout ça veut

dire? Je suis bien bon de me casser la tête ; je vais trouver Belcour qui demeure à deux pas, il est enrhumé ! mais pour écrire...

SCÈNE VII.

FERDINAND, HENRIETTE.

FERDINAND, *royant Henriette qui entre.*
Oh ! la jolie tournure !

HENRIETTE, *voilée.* C'est à M. Albert Vernier que j'ai l'honneur de parler.

FERDINAND. Non, mademoiselle. (*A part.*) Cette voix ne m'est pas inconnue.

HENRIETTE, *avec embarras.* Pardon, monsieur, on m'avait dit... Une dame, de la connaissance de M. Vernier, et qui veut bien s'intéresser à moi... mais je me retire....

FERDINAND. Restez de grâce, mademoiselle, M. Albert ne tardera pas à revenir ; trop heureux de vous faire un instant les honneurs de son cabinet. Veuillez vous asseoir, je vous en prie.

(Il lui offre une chaise.)

HENRIETTE, *s'asseyant.* Je vous remercie, monsieur.

FERDINAND, *à part, sur le devant de la scène.* Sont-ils heureux, ces diables d'avocats ! et moi qui les plaignais... Allons, allons, je vois que la chicane a aussi ses compensations.

HENRIETTE, *à part, après avoir relevé son voile.* Comment M. Vernier va-t-il me recevoir ?

FERDINAND, *à part.* Elle est toute tremblante. (*Haut*) Il paraît... (*S'approchant.*) Que vois-je ! est-il possible... mademoiselle, c'est vous ! vous que je retrouve ici... Ah ! que je suis heureux !

HENRIETTE Monsieur....

FERDINAND. Mon langage vous étonne, je le vois... car sans doute vous avez oublié déjà notre précédente rencontre, qu'en venant de Paris...

HENRIETTE. Non, monsieur... je me souviendrai toujours que, forcée par ma triste position, de voyager seule, et en butte aux grossières paroles de personnes sans éducation, c'est à vous que je dus de poursuivre tranquillement ma route.

FERDINAND. Eh bien ! moi, mademoiselle, depuis ce jour, votre image n'a cessé d'occuper mon souvenir.

HENRIETTE. Je sais, monsieur, tout ce que je vous dois de reconnaissance.

FERDINAND. Tout autre à ma place...

HENRIETTE, *l'interrompant.* Mais je sais aussi qu'il n'est point généreux à vous de vous en prévaloir pour m'adresser ici des paroles que je ne puis... que je ne dois pas entendre.

FERDINAND. Oh ? ne craignez rien.... si l'aveu de mon amour...

HENRIETTE. De grâce, monsieur, si vous ne voulez m'obliger à vous céder la place...

FERDINAND. Eh bien ! non, je ne vous en parlerai plus... mais au moins il me sera permis, mademoiselle, de vous demander à quoi je dois attribuer cette heureuse rencontre ? Auriez-vous par hasard quelque procès ?

HENRIETTE. Oui, monsieur...

FERDINAND. C'est comme moi, je plaide aussi. Vous le voyez, nous ne sommes plus des étrangers l'un pour l'autre ; un malheur commun nous rassemble... Vous venez sans doute prendre les conseils de M. Vernier ?

HENRIETTE. Oui, monsieur.

FERDINAND. Encore comme moi ; c'est délicieux... Et nous avons l'espoir de gagner notre cause ?

HENRIETTE. Hélas ! je n'ose.

FERDINAND. Ah ! un instant ; ce n'est plus comme moi... mais peut-être vous vous alarmez à tort... Quels sont donc les barbares qui ne craignent pas de vous faire de la peine ?

HENRIETTE. Je ne leur en veux pas ; ils croient sans doute défendre leurs droits.

FERDINAND, *s'échauffant.* Ce sont des monstres... S'il ne fallait, pour vous donner gain de cause, que leur chercher querelle, les tuer... ou se faire tuer pour vous...

HENRIETTE, *souriant.* Ce moyen...

FERDINAND. Ne serait peut-être pas le plus sage, je le sais ; mais quand on n'en a pas d'autre à sa disposition... Pourquoi ne suis-je point avocat?... Au surplus ce qui me rassure, c'est qu'il y a une justice, c'est-à-dire... il y a des juges.. Ce n'est peut-être pas tout-à-fait la même chose... mais votre cause est bonne... quand on est aussi jolie que vous, on ne peut pas avoir tort.

HENRIËTTE. Que le ciel vous entende ?

FERDINAND. Vous n'avez qu'à vous montrer pour terrasser vos adversaires ;

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, ALBERT.

ALBERT, à part, en entrant. Une jeune fille... sans doute celle dont m'a parlé M^{me} d'Ermilly.

FERDINAND. Eh ! arrivez donc, mon cher Démosthènes, on vous attend avec impatience. Venez apporter quelques paroles d'espérance.

ALBERT. A vous !

FERDINAND. Ah ! bien oui... il s'agit bien de moi qui suis sûr de mon affaire... à mademoiselle, dont le succès me sera plus cher encore que le mien... Si vous saviez... mais non, mademoiselle, non, je me tais... Plus tard, n'est-ce pas, plus tard, vous me permettrez de vous dire... (A Albert.) Je vais jusque chez Belcour ; dans un moment je vous rapporterai cette petite note. (A Henriette.) Croyez, mademoiselle, que je fais pour vous les vœux les plus sincères... Mais vous triompherez... nous triompherons tous deux, j'espère... Voilà une rencontre qui ne peut être pour moi que d'un bon augure.

AIR : *Jusqu'au revoir, bonsoir.*

(A Henriette.)

Vous gagnerez votre procès, j'espère,

(A Albert.)

Ses jolis yeux m'avaient fait un instant
Complètement oublier mon affaire.
Ah ! n'allez pas, mon cher, en faire autant.
De conseiller ne quittez pas le rôle.

(A part.)

Je craindrais trop de l'avoir pour rival ;
Un avocat, c'est si fort en parole,
Que le combat ne serait pas égal.

ENSEMBLE.

FERDINAND.

Vous gagnerez votre procès, j'espère, etc.

ALBERT.

D'un avocat j'aurai le caractère.
Si ses beaux yeux vous ont fait un instant,
Complètement oublier votre affaire,
Je jâcherai de n'en pas faire autant.

HENRIËTTE, à part.

Hélas ! pour moi c'est en vain qu'il espère.
Ici déjà je ne viens qu'en tremblant.
Ah ! c'est pour toi, pour toi seule, ô ma mère !
Du haut des cieux veille sur ton enfant !

(Ferdinand sort.)

SCENE IX.

ALBERT, HENRIËTTE.

ALBERT. Quoique bien occupé ce matin, mademoiselle, me voilà prêt à vous entendre.

(Il offre une chaise à Henriette, lui fait signe de s'asseoir et se met à son bureau.)

HENRIËTTE, assise, et après un moment de silence. Je ne sais comment m'exprimer.

ALBERT. Parlez sans crainte.

HENRIËTTE. Avant tout, soyez certain, monsieur, que dans le procès qui m'amène auprès de vous, ce n'est point un sordide intérêt qui me guide.. J'aurais préféré la misère, l'abandon. Tout ce que je désire, c'est de réhabiliter la mémoire de ma mère, c'est d'accomplir sa dernière volonté.

ALBERT. Comptez sur moi, mademoiselle.

HENRIËTTE. Ma mère se nommait Rose Brizard.

ALBERT. Rose Brizard !

HENRIËTTE. Elle épousa feu M. le comte de Sauvagny.

ALBERT, se levant. Il suffit, mademoiselle, pas un mot de plus, je connais cette affaire.

HENRIËTTE, se levant aussi. De grâce, monsieur, qu'ai-je à craindre ? que puis-je espérer ?

ALBERT. Je suis fâché de ne pouvoir vous donner de conseil ; car je dois vous le dire, je suis l'avocat de votre adversaire.

HENRIËTTE. Mais la cause que vous soutenez ne peut être juste, car la mienne est sacrée.

ALBERT. A vos yeux, mademoiselle, elle doit l'être, et vous remplissez un devoir qui vous honore... il m'en coûte de détruire vos illusions, cependant je ne puis vous cacher...

HENRIËTTE, l'interrompant. N'achevez pas, monsieur, je le jure sur l'honneur, la conduite de ma mère fut toujours irréprochable... elle a été mariée au comte de Sauvagny... (appuyant) au comte de Sauvagny, mon père !

AIR : *Simple soldat.*

Je suis, monsieur, son légitime enfant ;
Daignez m'en croire, et ma mère elle-même ;
Sa bouche encor l'assurait en mourant,
On ne ment point à cet instant suprême !
Au monde on peut cacher, par vanité,
Une faiblesse ; aisément on l'abuse ;
Mais à l'aspect de son juge irrité,
Mais devant Dieu qui sait la vérité,
Quand on est coupable, on s'accuse.

ALBERT. Je voudrais vous croire, mademoiselle ; mais à la justice il faut plus que des paroles ; si vous aviez des preuves, quelques papiers...

HENRIETTE. Il en existe, monsieur.

ALBERT. En vérité ! hâtez-vous donc de les produire.

HENRIETTE. Hélas ! je ne le puis.

ALBERT. Comment se fait-il ?...

HENRIETTE. Ma mère me l'a répété souvent : issue d'une famille honorable, mais que des revers de fortune avaient réduite à la misère, elle se trouva bien jeune privée de ses parens. Forcée d'avoir recours au travail pour exister... le hasard la fit entrer chez M. de Sauvagny pour tenir sa maison... monsieur le comte l'aima ; mais trop fier pour la nommer publiquement sa femme, il l'épousa secrètement dans une petite ville de la Vendée, qui fut, tour à tour, saccagée par les partis ! Ainsi disparurent les traces de ce mariage ; bientôt M. de Sauvagny, honteux de ce qu'il appelait une mésalliance, confina ma mère dans un village... que pouvait-elle faire, sans appui, sans amis, contre un homme puissant ? Elle cacha sa douleur et ses larmes... cependant mon père, pour la rassurer sur l'avenir de son enfant, lui fit voir leur acte de mariage qu'il avait conservé ; il lui donna l'assurance qu'il allait le confier à un homme de loi, de ses amis, d'une probité connue ; et qui le rendrait public après sa mort...

ALBERT. Il se pourrait...

HENRIETTE. Oh ! monsieur, vous ne prêterez point l'appui de votre talent pour faire triompher une injustice !

ALBERT. Si elle disait vrai !...

HENRIETTE. Je ne vous trompe point, monsieur ; j'étais bien jeune alors, et cependant il me semble encore avoir devant les yeux ma mère toute en pleurs, et mon père lui montrant cet acte, dont une clause, disait-il, devait après lui assurer notre fortune, il était renfermé

dans une boîte d'ébène que je crois voir encore.

ALBERT. Une boîte d'ébène.

HENRIETTE. Je la reconnaitrais quand mon œil serait à demi fermé par la mort... Des armoiries... une couronne de comte...

ALBERT. Grand Dieu?... là... tout à l'heure.

HENRIETTE. Comme il est agité !...

ALBERT, à part. Si c'était... (*Haut.*) Mademoiselle... je vous l'ai dit... je ne puis rien pour votre cause ; souffrez que...

HENRIETTE. O ciel !... vous aurais-je offensé sans le vouloir.

ALBERT. Je ne me sens pas bien... je désire être seul...

HENRIETTE. Je me retire... Comme il me regarde ! il me fait peur, courons prévenir madame d'Ermilly.

(Elle sort.)

SCENE X.

ALBERT, seul.

(A peine Henriette est sortie qu'il court à son secrétaire.)

Oh ! non, c'est impossible, c'est impossible : si mon père eût été dépositaire de ces titres, rien... rien au monde ne l'eût empêché de les produire. (*S'arrêtant.*) Mais la ressemblance de cette boîte... avec celle dont parle cette jeune fille... ces amoiries, et quand j'y songe, les rapports intimes qui existaient entre M. de Sauvagny et mon père, la confiance sans bornes qu'il avait en lui, tous ces rapprochemens... (*Il s'éloigne du secrétaire.*) Ah ! je suis un fou... un insensé !... malheur à moi d'avoir pu douter un seul instant de l'honneur de mon père ! de mon père... dont la vie fut sans reproches, dont personne n'osa jamais soupçonner la loyauté ! qu'ai-je à redouter ?... C'est sans trembler que je vais à ce meuble... (*il ouvre le secrétaire, en tire la boîte*) que j'ouvrirai cette boîte.. je ne crains rien... (*il ouvre la boîte, en tire des papiers qu'il déploie, il lit*) : Acte de mariage de Jules, comte de Sauvagny, avec Marie Angélique Rose Brizard... (*parcourent l'acte*) un fidéi-commis... cinq cent mille francs confiés à mon père !... ah ! mon père, infâme !... (*les papiers lui tombent des mains*) mon père, lui !... c'est horrible à penser... c'était un

Dieu pour moi... sa mémoire était mon culte!... et maintenant, obligé de rougir de son nom! regretter de lui devoir le jour... forcé de le... (*Transition.*) Tout s'explique à présent!... cette fortune dont on ignorait la source, ce luxe, ces fêtes... et je ne devine que trop le sentiment qui l'a entraîné... Ma mère, ma mère! Combien il fallait qu'il t'aimât, cet homme si vertueux jusque là... pour que sa probité vint échouer devant la fatale passion que tu lui inspiras! hélas!... ses rides profondes, ses cheveux blanchis avant l'âge, sa mort prématurée furent l'effet du remords... Pardonne, ô mon père!... Ah! (*Il va s'asseoir à son bureau; on entend frapper à la porte.*) Grand Dieu.

AMÉLIE, *au dehors.* Albert, Albert.

ALBERT. Amélie! qu'elle ignore... ce verrou.

(*Il se lève et court vers la porte du fond, pour la fermer au verrou. Amélie entre en ce moment.*)

SCÈNE XI.

ALBERT, AMÉLIE.

AMÉLIE. Albert, qu'avez-vous? parlez, que signifie le trouble où je vous vois?

ALBERT. Désespoir!

AMÉLIE. Ce regard fixe... cette pâleur... ce n'est point un malheur ordinaire.

ALBERT. Non, mais ne me demandez rien, car je ne puis vous dire la vérité.

AMÉLIE. Vous avez peu de mémoire, Albert; hier encore devant le portrait de votre père, vous m'avez juré que vous n'auriez jamais de secrets pour moi, que vos chagrins seraient les miens... déclarez moi donc que vous ne m'aimez plus. Cet aveu peut seul vous délier de votre serment.

ALBERT. Ne plus vous aimer!

AMÉLIE. Eh bien! parlez donc, parlez, je vous en conjure; n'êtes-vous pas mon époux devant Dieu, et bientôt devant les hommes? J'ai droit à la moitié de vos peines...

ALBERT. Vous l'exigez, eh bien!... mon père... oh! jamais je n'en aurai la force...

(*Il lui montre du geste les papiers qui sont sur le secrétaire.*)

AMÉLIE. Ah! ces papiers, sans doute... (*Elle s'en saisit et les parcourt, Albert, il*

faut rendre toute cette fortune... nous nous expatrierons.

ALBERT. La rendre? Ah! si je le pouvais!... mais à peine m'en reste-t-il la moitié.

AMÉLIE. Mais je suis riche, moi! Albert; toute ma fortune est entre vos mains... Quel plus noble usage!...

ALBERT. Vous dépouiller, non, non; assez, assez d'un crime! Un second d'ailleurs ne nous sauverait pas; car ce n'est pas seulement de l'argent que demande cette fille, c'est son titre d'enfant légitime, c'est l'honneur de sa mère, et pour cela il faut flétrir la mémoire de mon père.

AMÉLIE. C'est vrai... nous sommes perdus!...

ALBERT.

AIR: *C'était Renaud de Montauban.*

Quoi! cinquante ans d'honneur, de probité,
Seraient-ils donc effacés par un crime?
Et l'on verrait ce nom si respecté,
Succomber sous le poids d'un mépris légitime.
Ah! l'empêcher n'est pas en mon pouvoir.
Si son opprobre aujourd'hui doit m'atteindre.
On ne pourra me blâmer sans me plaindre,
Lorsque j'aurai fait mon devoir;
Avant, du moins, j'aurai fait mon devoir.

AMÉLIE. Si j'osais... Oui, c'est le seul moyen.

(*Elle s'empare des papiers qu'elle jette au feu.*)

ALBERT. Amélie, qu'avez-vous fait?

AMÉLIE, *le retenant.* Je vous ai sauvé l'honneur.

ALBERT. Mais c'est un crime.

AMÉLIE. Non, car tout peut encore se réparer... et quoi qu'il vous en coûte, vous aurez assez de courage...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, FERDINAND.

FERDINAND, *entrant étourdi.* Ah! pardon!.. je suis d'une indiscretion...

AMÉLIE. Le vicomte!

FERDINAND. Ce n'est pas ma faute. N'ayant trouvé personne pour m'annoncer... J'étais si loin de penser...

AMÉLIE. Expliquez-vous, monsieur...

FERDINAND. Allons, avec la meilleure volonté du monde, il n'y a plus moyen de douter: depuis long-tems je n'entendais parler partout que de votre prochain mariage; j'étais seul incrédule.

donc? vous en aviez une ce matin, vous en avez une autre à présent...

ALBERT. Monsieur!

FERDINAND. C'est très-bien... il ne faut pas croire que votre refus m'embarrasse le moins du monde... d'abord; je pourrais faire remettre la cause; mais je n'aurai pas même besoin de cela... je sors de chez Belcour, son rhume va beaucoup mieux, je l'ai trouvé à table, entre deux bouteilles de Chablis, faisant face à une énorme cloière d'huitres, qu'il m'a engagé à partager... et tout en déjeunant, il regrettait beaucoup de ne plus être chargé de cette excellente affaire... ainsi, il plaidera.

ALBERT. Eh! monsieur...

FERDINAND. Mais, je n'en suis pas moins reconnaissant de vos bons procédés; vous n'avez point affaire à un ingrat; je tiens note de tout ce qu'on fait pour moi. Nous aurons, comme vous le pensez bien, un petit compte à régler ensemble; je vais d'abord au plus pressé, nous nous reverrons plus tard.

ALBERT. Quand vous voudrez, monsieur.

(Ferdinand sort.)

SCÈNE XIV.

ALBERT, seul.

Eh! tout autre à sa place n'agirait-il pas ainsi? il ignore cet affreux secret que je sais seul avec Amélie!... avec Amélie! qui déjà n'est plus rien pour moi!..... Qu'importe mon amour dédaigné, mon désespoir? le sort de cette jeune fille doit seul m'occuper!... dans un instant sa ruine sera consommée, et c'est mon père, et c'est moi!... non, cela ne peut pas être, cela ne sera pas. Au lieu d'en appeler à la générosité de cet homme, à sa pitié, j'aurais dû tout lui avouer... tout lui avouer!... ma langue se serait glacée, avant de laisser échapper cette fatale révélation... cependant, le silence est un crime!... ce que ma bouche n'aurait pu prononcer, ma main peut-être aura la force de l'écrire... (Il se met à son bureau et écrit.) O mon Dieu! donne-moi du courage, car il en faut pour renoncer à l'estime publique, pour appeler sur soi la honte et l'infamie!..... oui... à ses yeux, je serai seul coupable... pour-quoi deux victimes, quand je puis leur en arracher une? j'assumerai sur ma tête tout le blâme de ce forfait, et ta mémoire,

ô mon père, ne sera pas souillée!..... Allons, point de faiblesse... (Il sonne, un domestique paraît.) Cette lettre à M. de Sauvagny; à lui même, vous m'entendez (Fausse sortie du domestique.) Ce n'est point assez... il faut aussi qu'elle sache. (Il rappelle le domestique.) Philippe, vous passerez en même tems chez madame d'Ernilly; vous direz à la jeune personne qui, depuis hier habite chez elle, que j'ai quelque chose d'important à lui communiquer. (Le domestique sort. Il se lève.) C'en est fait! maintenant il est quelqu'un devant qui il me faudra baisser les yeux! S'il est honnête homme, il laissera à la jeune fille le nom et la fortune qui lui appartiennent. Quant à moi, je n'aurai pas long-tems à rougir.

SCÈNE XV.

JOSEPH, ALBERT.

JOSEPH. Midi, monsieur, vous n'y pensez pas! et l'audience?

ALBERT, avec distraction. L'audience!

JOSEPH. Je vois ce que c'est; vous voilà comme monsieur votre père.

ALBERT. Mon père....

JOSEPH. Quand il s'agissait d'aller plaider une affaire douteuse, on ne pouvait pas l'arracher de son cabinet.

ALBERT. Que veut-il dire?

JOSEPH. Tenez, monsieur Albert, je parierais que vous n'avez déjà plus si bonne idée de la cause de M. de Sauvagny.

ALBERT. Comment?

JOSEPH. Pour mon compte, je ne sais vraiment plus qu'en penser; depuis ce matin j'ai appris bien des choses.

ALBERT. Explique-toi.

JOSEPH. D'abord, je vous ai toujours soutenu que Rose Brizard était une brave fille... chacun s'intéresse au sort de son enfant. Tout à l'heure, quand je suis allé au palais porter votre robe, il n'y avait qu'une voix là-dessus.

ALBERT. Est-il possible?

JOSEPH. On disait même qu'il était venu du pays des gens qui, dans les tems, avaient été témoins du mariage...

ALBERT. Ainsi donc, tout ne serait pas désespéré.

JOSEPH. Et qu'ils le soutiendraient devant le tribunal.

ALBERT. Oh! oui, car le ciel ne doit pas permettre qu'une si grande injustice s'accomplisse! Joseph, mon bon Joseph, si tu savais le bien que tu me fais...

JOSEPH. Qu'est-ce qu'il y a donc?

ALBERT. Je serai là.... je veux être certain que rien ne manquera à sa défense... Le ciel m'inspirera peut-être quelques-unes de ces paroles qui entraînent, qui subjuguent. Courons, courons à l'audience.

(Il sort par la petite porte à gauche.)

SCENE XVI.

JOSEPH, *seul.*

Si j'y comprends un mot!... mon pauvre maître, la tête n'y est plus.... C'est égal, il paraît que ça sera intéressant, je n'ai pas de tems à perdre.... Heureusement, on a des moyens pour se faufiler dans l'enceinte privilégiée.

(Il va pour sortir.)

SCENE XVII.

JOSEPH, AMÉLIE.

AMÉLIE. Votre maître...

JOSEPH. M. Albert est au Palais.

AMÉLIE. Au Palais... tant mieux, son absence me donnera le tems d'agir. Oui, cela seul peut tout concilier; Albert, en épousant cette jeune fille, lui rend un nom, une fortune.... Il répare, autant qu'il est en lui, la faute de son père... Mais voudra-t-il consentir?... C'est à moi de lui donner l'exemple du courage....

SCÈNE XVIII.

LES MÈRES, HENRIETTE.

HENRIETTE, à la cantonnade. M. Vernier m'a fait demander.

AMÉLIE. Voici Henriette.... C'est le ciel qui l'envoie.... (A Joseph.) Laissez-nous.

JOSEPH. Il suffit.

(Il sort.)

SCENE XIX.

HENRIETTE, AMÉLIE.

HENRIETTE. Ah! madame, je suis heureuse de vous rencontrer ici, car je ne venais qu'en tremblant. M. Albert m'a fait prier de me rendre auprès de lui...

AMÉLIE, à part. Albert!...

HENRIETTE. On m'a dit que c'était pour une affaire importante.

AMÉLIE, toujours à part. Quel peut être son dessein? n'importe, profitons de sa présence.

HENRIETTE. Sauriez-vous déjà?... ah! parlez, parlez, madame, connaîtrait-on le résultat de ce procès?

AMÉLIE. Je voudrais pouvoir vous rassurer sur ce point; mais ce n'est pas là l'objet dont il s'agit en cet instant.

HENRIETTE. Qui peut alors m'intéresser?...

AMÉLIE. Vous êtes orpheline, Henriette, seule au monde, sans appui, sans parens.

HENRIETTE. Bientôt peut-être sans nom.

AMÉLIE. Si ce malheur doit vous atteindre, ne perdez pas courage.... le ciel vous réserve encore des jours de bonheur.

HENRIETTE. Hélas! il n'en est plus pour moi, depuis que j'ai perdu....

AMÉLIE. Votre mère!... cette perte est grande sans doute, mais est-ce donc à votre âge qu'il faut désespérer de l'avenir, quand il dépend de vous seule de vous faire une destinée nouvelle?

HENRIETTE. Je ne vous comprends pas.

AMÉLIE.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Ce qu'un destin trop rigoureux
Pourrait vous enlever, ma chère,
Nom, fortune, amitié sincère,
Soins de parens affectueux,
Un mot peut les rendre à vos vœux.

HENRIETTE.

Comment, hélas! moi, pauvre fille,
Recouvrer un sort aussi doux?

AMÉLIE.

Oui, tout cela peut être à vous.
N'est-elle pas notre famille,
Celle qui nous donne un époux?

HENRIETTE. Un époux à moi!

AMÉLIE. Pourquoi vous le tairais-je davantage? votre jeunesse, votre beauté ont captivé le cœur d'un homme qui n'aspire qu'à vous nommer sa femme.

HENRIETTE. De grâce !

AMÉLIE. A peine s'il vous a vue ; et déjà son existence est liée à la vôtre.

HENRIETTE, *à part*. Mon Dieu ! serait-ce lui qui, ce matin, ici même, paraissait prendre tant d'intérêt à mon sort?...

AMÉLIE. Plus de repos pour lui si vous rejetez l'offre de sa main.

HENRIETTE. Ah ! madame, ce que vous me dites là est impossible...

AMÉLIE, *avec effort*. Cet homme.... que je ne vous ai point encore fait connaître.. et dont toute femme serait fière de porter le nom...

HENRIETTE, *timide et avec anxiété*. C'est..

FERDINAND, *au dehors*. Ça m'est égal...

AMÉLIE. On vient.... dans un autre instant.

SCENE XX.

LES MÊMES, FERDINAND*, *avec une boîte de pistolets*.

FERDINAND, *entrant et posant sa boîte de pistolets sur le vieux secrétaire*. Il faut absolument que je le voie...

AMÉLIE*. M. de Sauvagny.

HENRIETTE. M. de Sauvagny !... lui !... et moi qui ai pu croire...

FERDINAND, *à part*. La jeune personne de ce matin... allons, voilà que je ne sais plus où j'en suis... !. Mais ce n'est pas le moment de m'attendrir.... allons d'abord au plus pressé.

AMÉLIE. Vous ici, monsieur ! lorsqu'en cet instant...

FERDINAND. C'est vrai, à l'heure où je vous parle, on me juge ; ma présence à l'audience serait complètement inutile, tandis que j'ai ici une autre affaire...

AMÉLIE. Une autre affaire...

FERDINAND. Presque rien... une de celles qu'on est dans l'usage de traiter en personne.

AMÉLIE. Que signifie... votre embarras, ces armes?... monsieur, il s'agit d'un duel...

FERDINAND. Madame.

HENRIETTE, *avec inquiétude*. Un duel !

AMÉLIE. Parlez, monsieur, avec qui?... pourquoi?...

* Henriette, Amélie, Ferdinand.

FERDINAND. Au fait .. vous finirez toujours par le savoir, ainsi je puis vous le dire tout de suite... Les paroles un peu amères que vous avez adressées ce matin, devant moi, à M. Vernier l'ont piqué, à ce qu'il paraît ; et comme il ne pouvait galamment s'en prendre à vous, c'est sur moi qu'il a fait retomber sa mauvaise humeur...

AMÉLIE. Comment, c'est là...

FERDINAND. Croiriez-vous qu'il a refusé de plaider pour moi, sans avoir la moindre excuse : pas la plus légère apparence de rhume ?

AMÉLIE.. Ah ! monsieur, je suis désolée.. il y a un mal-entendu dans tout cela... vous ne vous battez pas.

FERDINAND. Nous nous battons, morbleu !

AMÉLIE. La moindre explication suffira... différez au moins.

FERDINAND. Pas d'une minute... j'ai le plus grand intérêt à en fuir avant le prononcé du jugement

AIR de Partie et Revanche.

Vous le savez, je suis peu philosophe,
Voilà pourquoi j'ai sagement pensé,
Entre la triste catastrophe
Et d'un duel et d'un procès, placé,
Que je devais, calculateur sensé,
Me battre avant toute autre chose.
Un double échec peut m'être réservé ;
Mourant avant d'avoir perdu ma cause,
Sur deux malheurs c'en est un d'esquivé.

AMÉLIE. Et je serais cause !...

FERDINAND. Je cours trouver M. Vernier.

AMÉLIE, *à part*. A tout prix je dois empêcher ce duel... (*Haut*.) Monsieur, je vous en supplie...

HENRIETTE. Monsieur, si mes prières jointes à celles de madame Dermilly.

FERDINAND. Vous aussi, mademoiselle, que de bonté !... (*À part*) Ah ! si elle s'en mêle d'abord, je ne réponds plus de mon courage... je ne sais rien refuser aux dames... allons, nous verrons... il ne dépendra pas de moi que cela ne puisse s'arranger.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH. * Bravo! bravo! Victoire.

FERDINAND. Déjà! Victoire, pour qui, imbécille?

JOSEPH. J'en suis encore tout attendri.

AMÉLIE. Expliquez-vous.

JOSEPH. Imaginez-vous qu'on n'a jamais vu une foule semblable... les dames à la place du barreau, le barreau dans l'auditoire, l'auditoire dans la cour, des gendarmes à toutes les portes.

FERDINAND. Au fait, au fait.

JOSEPH. M'y voilà!... la parole est à maître Belcour pour le demandeur. (*A Ferdinand.*) C'est une justice à rendre à votre avocat, il a plaidé comme un ange.

FERDINAND. J'en étais sûr!

JOSEPH. Le conseil de la partie Brisard répond : entre nous, il a été faible, décousu.

HENRIETTE, *à part*. Hélas.

JOSEPH. Je me disais en moi-même; Mon garçon, tu barbottes, tu barbottes.... » Il s'enfonçait complètement, quand tout-à-coup un bruit sourd circule dans la salle... j'en cherchais le motif, lorsque j'aperçois mon maître, M. Albert qui venait de se lever, pâle, pâle, que j'avais toute la peine du monde à le reconnaître! en moins de rien il est devenu plus rouge que la robe des juges... il a été écrasant, étourdissant, immense... Je n'entreprendrai pas de vous réciter le discours qu'il a prononcé en faveur de la jeune comtesse de Sauvagny, vous le lirez dans la *Gazette des Tribunaux*: je n'essayerai pas davantage de vous peindre l'effet qu'il a produit; les hommes étaient émus, les femmes sanglotaient, les juges tiraient leurs mouchoirs... on a vu, ô triomphe de l'éloquence!... un larme dans l'œil du procureur du Roi... du procureur du Roi! et pendant que la cour est allée aux opinions, moi je suis venu vous apprendre cette bonne nouvelle.

FERDINAND. Le diable t'emporte! avec ta nouvelle.

AMÉLIE, *avec joie*. Ah! s'il était vrai!

* Henriette, Amélie, Joseph, Ferdin

JOSEPH. Eh! tenez, voici M. Albert qui va vous confirmer ce que je vous ai dit.

FERDINAND. Allons, je ne l'échapperai pas... J'aurais bien fait de me battre tout de suite.

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, ALBERT, *entrant par le fond*.AMÉLIE, *allant à la rencontre d'Albert*. Eh bien!... cette jeune fille?...

ALBERT *. A perdu son procès.

HENRIETTE et AMÉLIE. Ciel!

FERDINAND, *avec joie*. Est-il possible? ah! je respire.. et cet autre qui vient avec ses histoires.

JOSEPH. On appelle ça des juges.

ALBERT, *allant à Henriette*. Mademoiselle, un instant, j'ai cru au succès de votre cause... le jugement est venu détruire toutes mes espérances **.

HENRIETTE. O ma mère.

FERDINAND. Qu'entends-je! Eh! eh quoi, cette jeune personne serait...

AMÉLIE. Celle à qui vous venez de ravir son nom et sa fortune.

FERDINAND, *à part*. Est-il possible!... en vérité, je crois que j'aimerais mieux avoir perdu ma cause... car dans ce cas, elle serait ma cousine... rien ne s'opposerait à l'accomplissement d'un projet

AMÉLIE. Que voulez-vous dire?

FERDINAND. Rien... un instant j'avais cru entrevoir... (*A part.*) Mais mon nom, les convenances... la fille de Rose Brisard... Je n'y dois plus songer.

ALBERT. La fille de Rose Brisard!... Ainsi donc, monsieur, vous persistez à ne lui donner que ce nom?.. Il me semble cependant, qu'après l'aveu qui vous a été fait.

FERDINAND. Un aveu...

AMÉLIE. Que signifie?

ALBERT, *à demi-voix à Amélie*. J'ai dû le faire... ce matin un billet... Je lui ai tout appris.AMÉLIE, *allant à Ferdinand*. Ah! mon-

* Henriette, Amélie, Albert, Ferdinand, Joseph

** Henriette, Albert, Amélie, Ferdinand, Joseph.

sieur, vous serez généreux ; cette lettre , elle ne sortira pas de vos mains.

FERDINAND. Une lettre ! d'honneur , je ne sais ce que vous voulez me dire.

JOSEPH. Je vois ce que c'est... Madame veut sans doute parler de celle que Philippe a rapportée , n'ayant pas trouvé M. le vicomte... Pardon , j'oubliais de vous la remettre.

ALBERT. Il ignore encore...

AMÉLIE. De grâce , monsieur , je vous en supplie , rendez-moi cette lettre.

ALBERT. Relevez-vous , madame , car vous devez comprendre qu'à présent , plus que jamais , l'honneur de cette jeune fille demande justice et réparation.

FERDINAND. Que vais-je apprendre ?

ALBERT, à Ferdinand*. Jusqu'ici , monsieur , ma réputation fut sans tache , ma vie sans reproche ; pensez-vous que je veuille aujourd'hui me déshonorer gratuitement par un infâme mensonge ?

FERDINAND. Monsieur !

ALBERT. Apprenez donc la vérité : Henriette est la fille légitime de votre oncle ; j'ai vu l'acte de mariage du comte de Sauvagny avec Rose Brizard : je le jure sur mon honneur , (avec force.) sur ma vie.

AMÉLIE. Et moi aussi , monsieur , je l'ai vu cet acte.

FERDINAND. Mais où est-il ?

ALBERT. Ce titre n'existe plus.

FERDINAND. Quel mystère !

ALBERT. Lisez , monsieur... vous allez le connaître... et après cette lecture ? vous ne refuserez pas de croire à la vérité d'une révélation qui va coûter l'honneur à une famille , la vie à un homme.

HENRIETTE. La vie ! (*Se précipitant sur la lettre , et l'arrachant des mains de Ferdinand.*) Mon bonheur à ce prix... jamais !

* Henriette , Amélie , Albert , Ferdinand , Joseph

FERDINAND. C'est bien ; c'est très-bien.
HENRIETTE. Oh ! ma mère , pardonne-moi !

FERDINAND. Ah ! c'en est trop... je ne résiste plus... (*Allant à Albert.*) Je crois à votre parole , monsieur Vernier . Tant de vertu , tant de désintéressement , une conduite si noble !... Henriette , chère cousine !

AIR de Turenne.

Oui , cet arrêt envers vous si sévère,
Si vous voulez , je puis l'ancantir ;
Vous reprendrez le nom de votre père,
Ses biens aussi , sans avoir à rougir ;
Mais ce moyen , j'hésite à vous l'offrir...
Qu'un doux lien à jamais nous unisse,
Vous , ma cousine , et ma femme en ce jour
Ah ! recevez deux fois de mon amour,
Ce que vous ravit la justice.

HENRIETTE , lui tendant la main. Monsieur !

ALBERT. Mais cette dette sacrée ?

AMÉLIE. Refuserez-vous encore de votre femme ?

ALBERT. Non... car à présent je me sens la force de m'acquitter envers toi... O mon père ! ta mémoire restera pure.

ENSEMBLE.

AIR d'une Gaioppe de Ch. Tulbecque.

Bannissons la tristesse,
Ce beau jour
Enchaîne leur tendresse
Sans retour.

ALBERT, au public.

AIR d'Aristippe.

Contre les coups d'un arrêt trop sévère,
En vain , messieurs , j'ai voulu protester,
En ce moment , c'est devant le parterre
Qu'humble avocat j'ose me présenter ;
J'attends l'arrêt que vous allez dicter.
Qu'aucun de vous à mes vœux ne s'oppose,
On me verra tout fier de ce succès,
Heureux encor d'avoir perdu ma cause,
Si devant vous je gagne mon procès.

(*On reprend ensemble.*)

Bannissons la tristesse , etc.

77601

FIN.